

nouissement, le blessé se laissait faire sans résister. Le chirurgien défit les ligatures et examina de nouveau la plaie, qui était large, mais sans profondeur, le coup ayant dévié de gauche à droite. Vers le soir, comme il y eut quelque annonce d'agitation et de fièvre, il ordonna une potion calmante, dans laquelle la forte constitution de son malade lui permit de mêler une certaine dose d'opium. Quelques moments après, Napoléon Potard commença à s'assoupir, et comme si une fée à la fois malicieuse et bonne eût couru avertir madame de Tresmes, elle rembra, au moment où les yeux de notre héros se refermaient. Le chirurgien salua et sortit. Aubrespy s'installa dans un fauteuil, à quelque distance, et Bénédicte resta seule auprès du lit. Une veilleuse posée sur un guéridon éclairait de sa lueur incertaine cette chambre blanche et nue. Rien au dedans ni au dehors ne troublait le silence de la nuit. A l'écart et presque dans l'ombre le vieux soldat, perdu dans ses pensées ou luttant contre le sommeil, penchait sa tête grisonnante : et sa grande ombre, projetée sur le mur, s'y dessinait en formes bizarres, en silhouette fantastique. Bénédicte veillait : que se passait-il dans son cœur, près de celui dont le sang venait de couler pour elle ? Nul n'eût pu le deviner ; grave, seréne, recueillie, elle fixait sur le jeune homme endormi un regard empreint d'une tendresse presque maternelle ; ses beaux cheveux dénoués se mêlaient parfois aux cheveux flottants de Napoléon Potard ; son souffle allait au-devant de son souffle : et comme si l'ango gardien du blessé lui eût révélé la présence de celle qu'il aimait, un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées. Il y eut un moment, où, sans s'éveiller et toujours sous l'influence de l'opium, il ouvrit de grands yeux qui rencontrèrent madame de

Tresmes, à demi inclinée vers lui : — Bénédicte ! Bénédicte ! murmura-t-il ; mais déjà Bénédicte effrayée s'était brusquement cachée derrière le rideau. Sa crainte était vaine ; dans cet état de douce et ineffable somnolence où Napoléon Potard était plongé, la réalité se perdait dans le rêve en le continuant, et cette vision flottante ne fut pour lui qu'un épisode de ses songes. Bientôt la marquise rassurée se rapprocha de son chevet ; le sommeil redevint même si profond qu'elle put oser davantage. Comme si elle céda à un chaste et mystérieux attrait, elle approcha ses lèvres de ce front blanc et pur. Mais sans doute une pensée soudaine l'arrêta : — Insensée, se dit-elle, qu'allais-je faire ? — Et elle se rassit, la tête plongée dans ses mains, en proie à une mélancolique rêverie.

Un peu avant le jour elle se retira ; quelques moments après, Napoléon Potard s'éveillait. Il trouva Aubrespy debout auprès de lui :

C'est donc vous, lui dit-il, qui m'avez veillé cette nuit ?

— Oui, c'est moi.

— Merci, mon ami... Et personne n'est venu ? ajouta le malade dont une légère rougeur colora les joues.

— Personne.

— Hélas ! c'est vrai, je suis un fou... j'ai rêvé, voilà tout.

Les choses se passèrent ainsi pendant quelques jours ; chaque soir, après la visite du chirurgien, et lorsque le malade se rendormait, encore affaibli par la quantité de sang qu'il avait perdu, la charmante jeune femme arrivait doucement, sur la pointe des pieds, et passait près de lui de longues heures ; elle préparait elle-même les potions qu'il devait prendre, parcourait la chambre qu'elle aimait de sa présence, génie invisible laissant partout un parfum de grâce et de bonté. Pierre Aubrespy la regardait faire avec une sorte d'ad-